

Le souvenir de ma mère me traversa l'esprit, et, rejoignant la marchande qui venait de s'arrêter :

— Hé ! la vieille, lui dis-je en souriant, il y a là trop forte charge pour vous.

— C'est la vérité, mon fils, répondit-elle, en essuyant son front où la sueur se mêlait au givre.

Les forces s'en vont avec l'âge, tandis que les noix pèsent toujours leur poids. Mais le bon Dieu fait bien ce qu'il fait. Il n'abandonne pas les pauvres gens.

Je lui demandai où elle allait ainsi.

Elle me montra la *barrière*, et voulut se remettre en marche. Je posai alors la main sur l'un des brancards.

— Laissez, lui dis-je doucement, c'est mon chemin.

Il ne me coûtera pas plus de faire route avec votre brouette.

Et, sans attendre sa réponse, je poussai la charrette devant moi.

La vieille femme ne fit aucune résistance. Elle me remercia simplement, et se mit à marcher à mes côtés.

J'appris alors qu'elle venait d'acheter, aux halles, une provision qu'elle devait revendre.

Depuis trente années, elle vivait de ce commerce qui lui avait fourni les moyens d'élever trois fils.

— Mais, quand je les ai eus grands et forts, on me les a pris, me dit la pauvre femme. Deux sont morts à l'armée, et le dernier est prisonnier sur les pontons.

— De sorte, m'écriai-je, que vous voilà toute seule, sans autre ressource que votre courage !

— Et le protecteur de ceux qui n'en ont pas d'autre, ajouta-t-elle, *le comptez vous pour rien ?*